

René Dionne vu de très près

Gabrielle Poulin

Mon Toronto
Number 63, September 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42465ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poulin, G. (1991). René Dionne vu de très près. *Liaison*,(63), 13–15.

René Dionne vu de très près

par Gabrielle Poulin

Il n'y a rien d'étonnant au fait que *Liaison*, la revue culturelle de l'Ontario français, présente à ses lecteurs le portrait d'un pionnier de la recherche en littérature franco-ontarienne. Rien d'étonnant non plus à ce que l'on ait confié le soin de broser ce portrait à quelqu'un qui a suivi les différentes étapes de la carrière de René Dionne, professeur de littérature à l'Université d'Ottawa, ancien directeur du Département des lettres françaises, historien de la littérature, auteur de bibliographies, d'anthologies et de critiques littéraires.

L'art du portrait suppose une connaissance intime du modèle. Le portraitiste doit pouvoir saisir et exprimer l'essentiel de la personnalité d'un être. Par ailleurs l'on ne saurait exiger de lui la pure objectivité. Qu'elle soit d'un peintre, d'un poète ou d'un romancier, l'œuvre porte l'empreinte de son auteur. L'objectivité, dans le domaine de l'art, se révèle tout aussi impossible que non avenue. Les yeux d'Elsa, qui oserait reprocher à l'amour d'Aragon d'en avoir fait des yeux si beaux qu'ils sont immortels. Quant à Gala, lesquels de ses portraits sont les plus inspirateurs : ceux du tendre poète Éluard ou ceux des tableaux excessifs du peintre Salvador Dalí?

Le portrait intime de René Dionne, un homme d'apparence austère, discret sur tout ce qui le touche personnellement, si l'on donnait à la femme qui l'aime le plaisir de le faire... Gabrielle Poulin a toujours prétendu laisser à ses personnages de roman toute la liberté de créer leur univers, leur temps, leur espace, leurs goûts, leurs passions, leur passé et leurs amours : elle ne saurait, dans un texte, mettre une camisole de force à celui qui l'accompagne dans sa vie et sa carrière ni faire de sa page blanche un miroir déformant.

Le défi de *Liaison*, j'ai accepté de le relever. J'ai mon modèle à portée de la main. Je ne tenterai pas de l'immobiliser ni de lui faire prendre la pose. Il faudra que je suive ce personnage réel, tout comme j'ai suivi le père Jean de **Cogne la caboche** ou le Barberousse de **La Couronne d'oubli**, et que je tente de le peindre au naturel, c'est-à-dire en pleine action. Pendant l'été, René Dionne, qui a oublié depuis belle lurette, s'il l'a jamais su, le sens courant du mot « vacances », prépare ses cours, enseigne, corrige des devoirs et

des examens, tout en mettant la dernière main à trois ou quatre volumes, à deux ou trois articles... Mon bureau est au rez-de-chaussée; le sien, à l'étage, littéralement tapissé de livres. Des feuilles de toutes dimensions couvrent sa table. Quand il se lève, je peux suivre son pas jusqu'à l'ordinateur et imaginer le sérieux professeur en train d'enjamber d'autres livres qui forment des piles sur le plancher. C'est la seule gymnastique qu'il ait le temps de pratiquer.

À l'heure des repas, il apparaît dans l'escalier, va faire un tour au jardin, se penche sur les rosiers, qu'il a plantés de ses mains, traque les insectes avec la même attention et le même sérieux qu'il poursuit les fautes dans les copies de ses élèves ou les coquilles et les erreurs de noms, de dates ou de ponctuation dans ses travaux de bibliographie. Le voici qui lève les yeux. Cet homme qui ne saurait identifier l'air d'aucune chanson de folklore, d'aucun cantique de son enfance, voire de l'hymne national, a reconnu le sifflement de son oiseau favori : le superbe cardinal. Il l'aperçoit, perché sur la plus haute branche de l'érable. Il le contemple avec fierté et tendresse. Bientôt, ses yeux de très grand myope sont attirés par les lueurs vibrantes qui émanent des ailes d'un oiseau-mouche en train de boire le nectar dans les fleurs d'un fuchsia.

Il fait beau soleil. Le peintre et son modèle prennent le repas dehors. Dans les yeux du chercheur, le portraitiste à l'affût aperçoit, comme si elles vibraient encore, les ailes irisées du colibri. L'œil droit a la sérénité reposante qui illumine le regard du contemplateur; dans l'œil gauche brille la lueur de curiosité qui ne s'éteint jamais dans le regard du chercheur.

De quoi nous entretenons-nous? De littérature, de politique, des progrès de notre modeste jardin, des gens que nous aimons, des oiseaux familiers, roselins, mésanges, chardonnerets et sittelles qui déjeunent en même temps que nous. Leur petit monde affairé nous fascine. René se sent bien, entouré de leur présence belle et discrète. Je suis sûre qu'il s'unit à leur naïve louange. La beauté, où qu'elle se trouve, dans la nature, chez les êtres humains ou dans l'art, l'émeut toujours. Cet homme énergique, qui n'a pas peur de la souffrance, cache un cœur plein de délicatesse et de générosité.

Un merle se pose presque à nos pieds. Sa poitrine rousse brille sous le soleil de midi. Barberousse, le géant que Florence aperçut



Photo : Marc A. Price

René Dionne s'intéresse à « la seule patrie qui soit assez riche et assez généreuse pour être partagée sans que s'exacerbent les nationalismes et que surgissent les guerres ».

de sa fenêtre un jour d'été, d'où tenait-il donc la couleur brûlante qui a fasciné et ravi la mère des enfants Duchesne? René, que l'on ne rencontre jamais en ville sans veston ni cravate, porte à la maison une chemise ouverte, à manches courtes, qui découvre la chaleur rutilante de sa poitrine et de ses bras. Il est grand lui aussi. Contrairement à Barberousse cependant, il est plutôt mince. Quand je l'ai connu, il y a quelque vingt-trois ans déjà, il aurait pu avoir servi de modèle au Greco. D'une période d'austérité et de foi où les exemples proposés aux enfants étaient ceux des saints, des martyrs et des missionnaires, il avait conservé le visage et la forme ascétiques.

Né à Saint-Philippe-de-Néri (Kamouraska), René devait être l'aîné d'une famille de neuf enfants. Initié aux travaux de la ferme dès son jeune âge, il hérita de la ténacité et de l'endurance des anciens défricheurs. Dans la maison du Premier Rang, d'autres influences l'ont profondément marqué. Celle de sa mère surtout : en élevant ses propres frères, elle avait réussi à faire son école normale et, devenue femme de cultivateur, elle trouvait encore le temps de lire. Elle et son mari ont accompli des prodiges pour que presque tous leurs garçons fassent leur cours classique.

À la maison, vivaient aussi la grand-mère et le grand-père paternels. René parle toujours avec émotion de son aïeul, menuisier, qui lui apparaissait comme un grand arbre dont il admirait la force, la droiture, la finesse de l'intelligence et le souci du travail bien fait. Tandis que l'enfant cherchait, dans le va-et-vient des yeux et des mains du vieil homme, le chemin qui conduit directement de l'arbre vivant à l'œuvre utile et belle, l'artisan, lui, se plaisait à retrouver dans le premier de ses petits-fils les traits énergiques qui caractérisaient sa lignée et sa nation.

René devait aborder la vie intellectuelle avec la détermination, le courage et l'indépendance d'esprit qu'il admirait chez ses modèles. Au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, où il fut bon premier, il manifesta des qualités de leadership et un esprit de devoir et de loyauté qu'il a conservés intacts à travers tous les bouleversements d'une société en mutation. Le temps des jeux n'existait guère à la maison. Pendant son séjour au collège, à deux pas du fleuve dont il contemplait l'immensité, René s'adonna avec ardeur à la pratique des sports, surtout le hockey et le baseball (il lui arrive encore, rarement il est vrai, de regarder une partie à la télévision). Les vacances d'été revenues, le collégien devait se remettre aux travaux des champs et, en compagnie de ses frères,

abattre des arbres dans la montagne. Devenu éducateur à son tour, René Dionne, qui ne cultive pas la nostalgie dans son jardin, comprendra tout de même qu'il faut donner aux adolescents le temps et l'espace du rêve dans lequel seulement peuvent s'épanouir les dons de créateur.

En cette époque de foi, nul croyant n'eût osé mettre en doute le mérite infini d'une seule messe. Une logique inexorable devait déterminer le jeune homme, dont la seule ambition était d'être utile à sa famille, à son pays et à l'Église, à entrer dans le sacerdoce. S'il choisit d'exercer ce sacerdoce comme jésuite, ce fut aussi par une sorte d'exigence lucide envers lui-même. Dans quelle communauté, cet étudiant, lecteur de *Relations*, que ses aptitudes et ses goûts personnels inclinaient vers le journalisme, le droit ou la politique, pouvait-il le mieux continuer à enrichir une intelligence avide de connaissances et satisfaire une curiosité insatiable des réalités présentes et passées? René Dionne savait qu'il ne se trompait pas en choisissant de devenir jésuite.

Il le demeura pendant dix-huit années, au cours desquelles il ne cessa pratiquement pas d'étudier. Il fit quatre années de théologie en France. L'été, au lieu de jouer au touriste, le jeune jésuite s'en allait suivre des cours de littérature anglaise à Oxford, Cambridge et Edimbourg.

Ses supérieurs français, qui, à l'occasion d'un sermon dans la cathédrale de Strasbourg, avaient discerné chez lui des dons exceptionnels, firent miroiter devant ses yeux une brillante carrière de prédicateur. René Dionne choisit plutôt de se consacrer à l'enseignement tout en continuant ses études littéraires. Dans les universités francophones, l'on agissait encore comme si la seule littérature digne d'être enseignée fût la littérature française. En philosophie, René avait préféré faire une thèse de licence sur l'œuvre de Jean-Paul Sartre plutôt que sur celle de Thomas d'Aquin; il choisit, en littérature, d'écrire une thèse de doctorat sur l'œuvre d'un auteur canadien-français (en cela aussi il fut parmi les pionniers des années soixante).

Dis-moi qui tu es, je te dirai qui fréquenter. La passion pour l'histoire et l'intérêt pour le siècle qui a vu naître ici le nationalisme littéraire, inclinèrent René Dionne à creuser la vie et l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie, dont il admirait la générosité et l'esprit de devoir. Il consacra une partie de son activité de chercheur à l'étude du dix-neuvième siècle; il en recueillera les meilleurs textes dans *La*

**Il fut le premier
à oser faire de
la littérature
franco-ontarienne
la matière
d'un cours complet
à l'université.**

Patrie littéraire. L'intéresse particulièrement dans ce siècle la quête d'identité nationale des années 1837-1867, première étape vers la quête d'identité personnelle que le Québécois vivra au temps de *L'Âge de l'interrogation* (1939-1958).

Quand il quitte la Compagnie de Jésus en 1969, René Dionne, qui vient d'être nommé directeur de *Relations*, ne renie aucune des valeurs qui l'ont guidé depuis l'enfance. Fidèle à sa famille, à ses amis, à son pays et à son Église, il répond encore à une exigence intérieure et à l'appel d'une époque dite de Révolution tranquille. Après avoir été chargé de cours au Collège Sainte-Marie et à l'Université de Montréal, il devient professeur à l'Université de Sherbrooke, puis à l'Université d'Ottawa.

C'est à l'époque où s'effectua, dans la lucidité et la sérénité, ce difficile passage de la vie religieuse à la vie séculière que je fis la connaissance de René Dionne. Dès le premier contact, j'ai été frappée par sa droiture et sa générosité. Avec désintéressement, comme il le fit pour tant d'autres, il me facilita l'aventure de la première publication. J'ai eu le temps, pendant deux décennies de vie commune, de découvrir chez lui d'autres qualités. L'amour, quoi qu'on ait pu dire de sa cécité, est toujours un merveilleux révélateur des richesses intérieures. L'on n'attend pas de moi que je fasse le portrait de l'homme public, mais René est un homme tout d'une pièce. Il ne met jamais de masque. Il n'en a pas besoin. Ce qu'il a à dire, il le dit directement, autant à ses supérieurs qu'à ses collègues ou à ses étudiants. Il n'a jamais caché ses convictions. Il a horreur de la duplicité, de la mesquinerie et du laisser-aller.

Il a toujours eu à cœur de travailler pour les gens au milieu desquels il vit. En 1970, il choisit de s'établir à Ottawa, ville bilingue, dotée d'excellentes bibliothèques. La nostalgie du Québec, il ne la cultive pas. Dans les années soixante, il avait travaillé à la promotion de la littérature dite québécoise. Dès son arrivée dans l'Outaouais, il commence à défricher l'espace littéraire franco-ontarien. Il fut le premier à oser faire de cette littérature la matière d'un cours complet à l'université. Pour l'humaniste qu'il est, il n'y a pas de grande ou de petite littérature. Il y a la littérature qui est l'expression, dans sa langue à soi, de soi et du groupe humain auquel on se rattache, de son passé, de ses désirs, de ses rêves, de ses peurs et de ses combats. Cette littérature est peut-être la seule patrie qui soit assez riche et assez généreuse pour être partagée sans que s'exacerbent les nationalismes et que surgissent les guerres.



Photo : Marc A. Price

René Dionne croit au pouvoir de libération et à la fécondité de la littérature. À la poésie qui est exploration intérieure, chant intime, interrogation sur l'univers et lien entre les êtres, il donne une place privilégiée. Les premiers cadeaux qu'il m'offrit furent des recueils d'Anne Hébert et d'Alain Grandbois, qui, avec Rina Lasnier, sont ses poètes préférés. Quand il aborda la littérature franco-ontarienne, c'est vers les poètes qu'il se dirigea. Il suit toujours leur évolution et travaille à les faire connaître et aimer.

René, l'homme d'action, met tous ses talents au service de la communauté, mais il ne se croit pas indispensable. Les échecs pas plus que les succès ne l'émeuvent outre mesure. Il sait que celui qui a fait le cœur de l'homme est plus grand et plus puissant que lui. Qu'il faut travailler tant que le jour dure et que la nuit aura soin d'elle-même. René est aussi un homme de contemplation. Quand nous marchons le soir sous un ciel plein d'étoiles, moi qui le connais bien, je suis sûre que « le silence de ces espaces infinis » ne l'effraie point. Il a conservé en lui quelque chose de la force lucide que, tout enfant, il sentait chez son grand-père et une part du courage serein qu'il a admiré chez son père devenu vieux.

J'aurais encore tant à dire... Vraiment, ce personnage m'inspire. Sans doute, comme le père Jean et comme Barberousse, quelque personnage futur empruntera-t-il l'un ou l'autre de ses traits. Aussi longtemps que j'entendrai au-dessus de ma tête le pas décidé de mon mari, que je pourrai voir dans ses yeux battre les ailes du colibri, aussi longtemps que je sentirai sa main frôler ma main dans l'obscurité, j'aurai le courage de me pencher sur ma page blanche et de poursuivre, en toute liberté, ma propre recherche intérieure dans la paix et la sérénité.

Gabrielle Poulin et René Dionne : « elle ne saurait, dans un texte, mettre une camisole de force à celui qui l'accompagne dans sa vie et sa carrière ».